

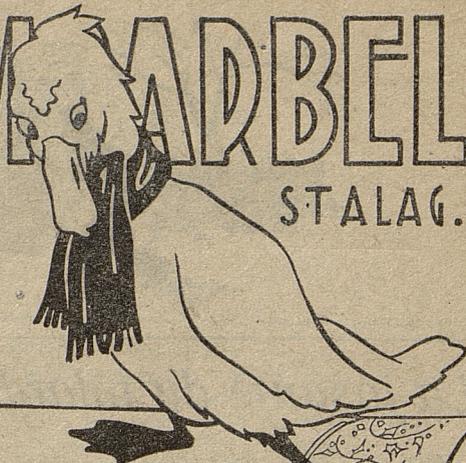
Stalag VIC 7689

LE CANARD EN MARBELE

NUMERO DE

STALAG.VIC

Stalag VIC
17
geprüft



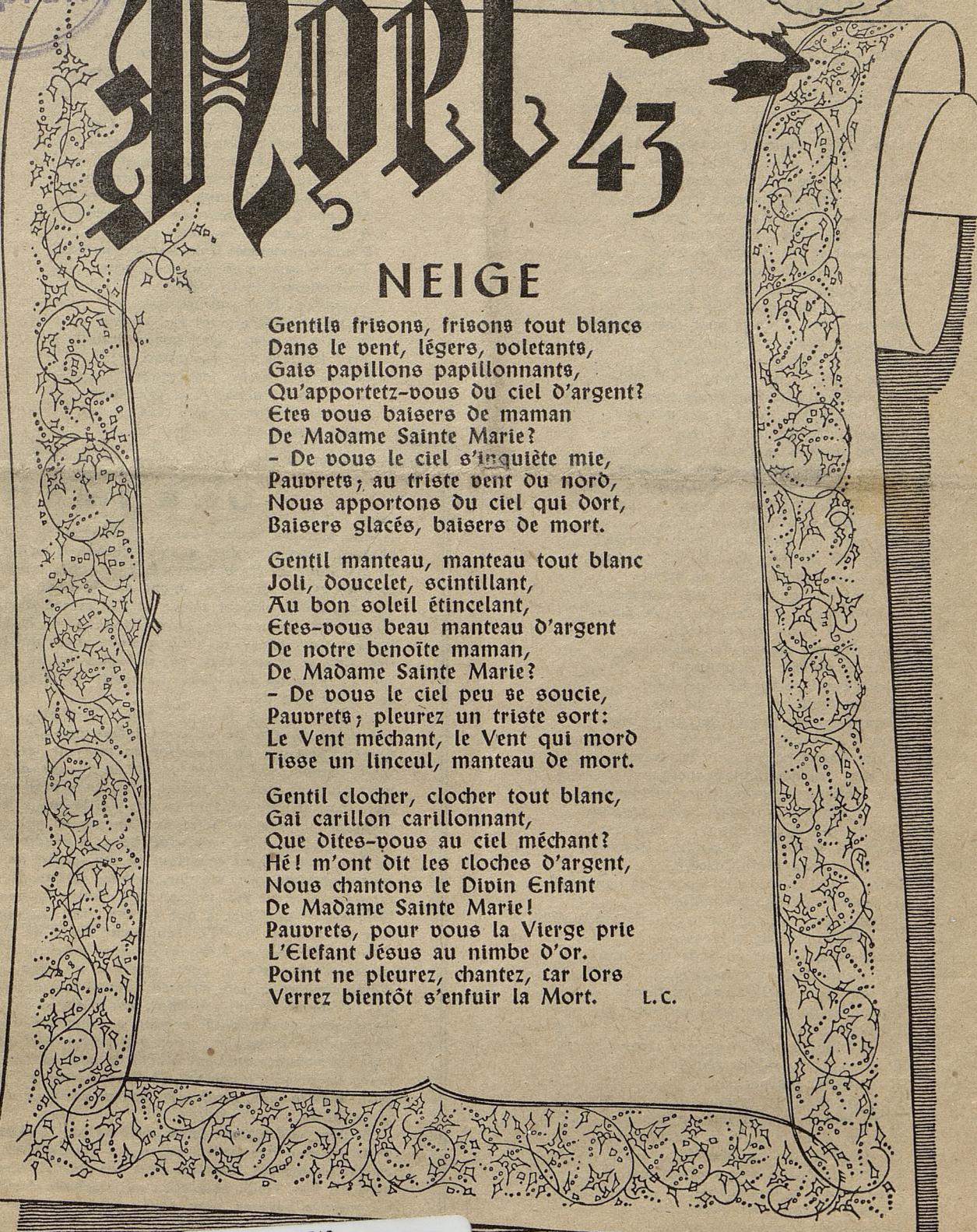
NOËL 43

NEIGE

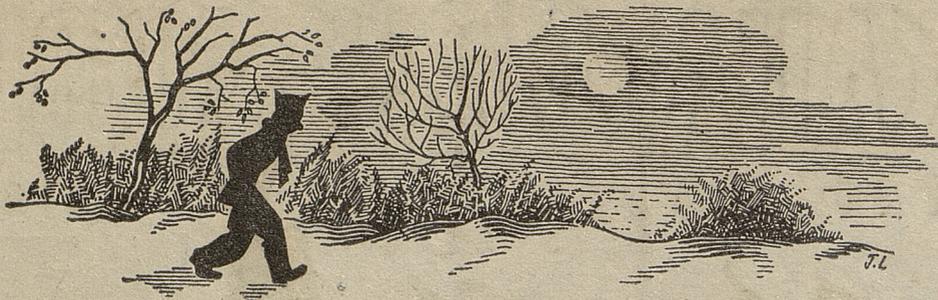
Gentils frisons, frisons tout blancs
 Dans le vent, légers, voletants,
 Gais papillons papillonnants,
 Qu'apportez-vous du ciel d'argent?
 Etes vous baisers de maman
 De Madame Sainte Marie?
 - De vous le ciel s'inquiète mie,
 Pauvrets, au triste vent du nord,
 Nous apportons du ciel qui dort,
 Baisers glacés, baisers de mort.

Gentil manteau, manteau tout blanc
 Joli, doucelet, scintillant,
 Au bon soleil étincelant,
 Etes-vous beau manteau d'argent
 De notre benoîte maman,
 De Madame Sainte Marie?
 - De vous le ciel peu se soucie,
 Pauvrets, pleurez un triste sort:
 Le Vent méchant, le Vent qui mord
 Tisse un linceul, manteau de mort.

Gentil clocher, clocher tout blanc,
 Gai carillon carillonnant,
 Que dites-vous au ciel méchant?
 Hé! m'ont dit les cloches d'argent,
 Nous chantons le Divin Enfant
 De Madame Sainte Marie!
 Pauvrets, pour vous la Vierge prie
 L'Elefant Jésus au nimbe d'or.
 Point ne pleurez, chantez, car lors
 Verrez bientôt s'enfuir la Mort. L.C.



4° P 2207



“La jasante du tôleard”

Mon doux Jésus, doux chérubin,
 C'est le grand Jour de Ta naissance.
 Je suis, aussi, près d'un sapin,
 Seulement moi, je n'fais pas bombance !
 Je m'suis taillé du kommando...
 Depuis huit jours, je marche à l'ouest,
 Mais ce soir j'en ai plein le dos
 Et je grelotte sous ma veste...
 Cette nuit, comme jadis les Mages
 Brûlaient l'encens en ton honneur,
 De ma jeunesse, des images
 S'élèvent et me brûlent le cœur !
 C'est à toi que j'ouvre mon âme,
 Car j'ai perdu depuis quatre ans
 L'habitude de parler aux femmes,
 Même si ces femmes sont des mamans.
 J'avais soif d'une vie normale,
 Alors, j'ai largué les amarres.
 Dans l'fond, il n'y a pas grand mal
 Et pour tout dire j'en avais marre.
 J'te l'dis à Toi, car t'es des nôtres
 Puisqu'au jardin des Oliviers
 Tu ne fus pas quelque chose d'autre
 Qu'un simple et vulgaire Prisonnier.
 Seulement ce fut par les Ritals
 Que toi tu t'trouvais arrangé.
 Aujourd'hui ça la foutrait mal.
 Gna pas, les temps ont bien changé.
 Hélas, ce qui n'a pas changé
 C'qui est toujours resté de même
 Ce sont les hommes et leurs dangers.
 Les hommes ! et dire que tu les aimes !
 Mon doux Jésus, gentil Noël,
 Sans trop me creuser l'ciboulot,
 Je présume que ton paternel
 N'doit pas être fier de son boulot.
 Et cependant, je viens vers toi,
 Comme au bon temps de ma jeunesse
 Quand j'voulais éviter la loi
 D'une bonne corrida sur les fesses !
 Ce soir, j'ai des réminiscences...
 Des cantiques charment ma mémoire,
 Et... j'sais pas pourquoi... j'ai confiance
 Que tu m'aid'ras dans ma nuit noire !
 Mais au foutu siècle où nous sommes,
 Veux-tu, mon Petit Crucifié,
 Faire encor' que'qu'chose pour les hommes ?
 Tu devrais plutôt t'en méfier !
 N'importe... j'vais t'dire c'que j'attends d'toi.
 Tu sais ce que j'en ai bavé...
 Depuis que je suis parti de chez moi
 J'ai plutôt l'air d'un décafé...
 Tu sais aussi quelles sombres traces
 De haine, de dégoût, de rancœur
 Ça peut laisser là où l'on place
 Ce sal' machin qu'on appelle : cœur !
 Eh bien, si tu m'fais réussir
 A réintégrer ma maison,
 Si je ne dois pas revenir,
 Si tu leur mélanges les crayons,
 Y aura, d'un côté de la balance
 En échange de ma liberté,
 L'oubli de toutes mes souffrances,
 J'te l'dis en toute sincérité.
 En plus de tout mon désespoir
 Je suis prêt à promettre même
 D'toujours t'aimer... si je peux voir

Du bonheur dans les yeux que j'aime.
 Non mais, tu m'vois ouvrant la porte
 Et tomber sur mon petit gars !
 « C'est papa que Noël apporte »
 Que j'irai en tendant les bras.
 Mêm' qu'il n'en croira pas ses yeux...
 Y aura plusieurs raisons à ça :
 Y a d'abord que je suis plus vieux
 Et pis... qu'y n'me reconnaîtra pas !
 Ensuite, comme depuis huit jours
 J'ai mêm' pas pu m'raser un brin,
 Y voudra pas m'faire des mamours,
 Et y me dira r'tourne d'où tu viens !
 Mais ça s'arrang'ra quand ma femme
 Attirée par le bruit d'mes rires
 Viendra dans mes bras tout en larmes,
 Tout en larmes et tout en sourire !
 On parlera tous à la fois
 Au milieu de nos effusions !
 Et pis... à table comme il se doit
 Et plein la gueule pour pas un rond !
 Ah ! les jolis Noëls d'antan,
 La joie sur toutes les figures,
 Et la dinde au parfum... troublant.
 Je r'verrai tout ça, j'en suis sûr !
 Nous aurons tous le cœur en joie

UNE IMAGE

Ami, j'aurais voulu, pour ce Noël, trouver quelque chose de neuf à te dire, quelque chose qui ne fût pas ce que t'ont dit les autres. « Pas de petits sapins, de bougies et de cloches », m'ont dit de bons copains. J'ai cru qu'ils avaient raison et j'ai essayé d'écarter l'image toujours pareille, la vieille image de Noël, de trouver autre chose, au vrai, quelque chose qui te fit rire. Car, je le sais bien, va, tu aimes rire et t'amuser. Tu n'en as plus guère l'occasion maintenant et cela t'est bien dû.

Et puis, tu vois, je n'ai pas pu. Tant pis. Je n'ai pas envie de rire. Je ne peux même pas faire semblant. J'ai envie de m'arrêter un moment, de m'asseoir, comme celui qui est las, qui en a assez, qui n'en peut plus, et puis, de laisser aller, sans précautions, sans rien, comme ça, tout ce que j'ai là, sur le cœur, qui pèse et puis qui serre aux tempes et qui donne envie de pleurer. Tu vois, c'est bête, je voudrais crier un bon coup. laisser crier tout ce qui souffre en moi, sans contrainte, sans masque, sans me replier, sans me recroqueviller sur moi-même, sans essayer toujours de faire croire aux autres que je suis fort, que je me fous de tout et que j'ai seulement envie de rigoler à propos de tout et à propos de rien; parce que, tout ça, ce n'est pas vrai, parce que j'en ai assez, assez d'être comme ça, loin de mon pays et loin des miens qui m'aiment et qui souffrent, assez d'être en troupeau, sans personnalité, comme un clochard, comme un maudit, comme rien, assez d'être seul, seul malgré tous ces hommes qui sont à côté de moi, comme moi, assez de rêver, de penser, d'échafauder dans l'incertain, dans le vide, parce que j'en ai assez de ne pas vivre. Voilà.

Et l'on voudrait que je ne parle pas de Noël et que je te raconte des balivernes, à toi qui souffres tout ce que je souffre ? Mais, ce n'est pas pour les heureux qu'il est fait, Noël, pour ceux qui rigolent, c'est pour les pauvres bougres, pour nous ; parce que l'homme,

"La jasantte du tölard"

Beaucoup plus que je ne peux dire
(Et pis aussi, j'le dis à toi,
Je n'aurai plus d'lettres à écrire !)
Et la sienne qu'elle faisait si tendre
Elle n'aura qu'à la lire tout bas.
O qu'ils seront doux à entendre
Les mots d'amour qu'on n'écrit pas.
(Remarque bien que j'te dis ça...
T'es encore bien jeune je présume
Et si ta maman savait ça
Qu'est-ce que je prendrais pour mon rhume !)
Mais, malgré ça, tu sais peut-être
Que grâce à d'aimables pudeurs,
C'est toujours un peu froid, une lettre
Même quand on y met tout son cœur.
J'en ai une là dans ma profonde
Qu'on m'a remise au kommando
Avant que j'foute le camp dans l'ombre...
On va la lire comme deux poteaux !
J'vais pas t'dire comment elle m'appelle
C'est des trucs qui t'intéressent pas,
Et je pass' tout d'suite aux nouvelles
Aux chères nouvelles de là-bas !
Ça commence bien ! L'gosse pas trop sage
Et dissipé comme un vrai gars.
Seul'ment dans chaque livre d'images

DE GOSSE...

quand il a de la peine, beaucoup de peine et que cette
peine le brise, l'écrase, redevient un enfant avec un
gros chagrin, oui, rien qu'un enfant qui a besoin qu'on
le console, avec une âme pure et fraîche d'enfant.

Alors, Dieu lui a raconté — ou bien il s'est raconté
à lui-même comme tu voudras — une belle histoire,
la seule qui pouvait le consoler, une histoire fraîche
et pure comme nous en racontons à nos petits, où il
est dit qu'une fois, dans un pays lointain, par une
belle nuit toute remplie d'étoiles, un enfant est né qui
était Dieu pour souffrir avec les hommes, pour les
comprendre et pour les aimer, un enfant dans une
étable avec l'âne et le bœuf et la grande étoile qui
brille devant la porte, des bergers, des rois et des
anges qui chantent dans le ciel. Et cette image était
si belle que les hommes ne l'ont pas oubliée, qu'ils s'y
raccrochent à travers les siècles et qu'ils se la racon-
tent encore, l'hiver, quand la nuit est la plus longue,
quand il y a de la neige sur les sapins, qu'il fait froid
et que le vent souffle, cette histoire, toujours la même,
aussi bête ou aussi sublime, comme on voudra.

Oh ! Pourquoi vouloir l'effacer, cette image, pour-
quoi être gêné comme si l'on en avait honte ?

Ami, viens avec moi, regarde ce qu'ont regardé tes
vieux, pose toutes tes peines, tes misères, tes ran-
cœurs, tout ce qui te fait mal, qui te durcit le cœur
et retrouve un moment ton âme claire de gosse, tes
yeux clairs de gosse, tes yeux ouverts sur cette image
de gosse : des sapins blancs de neige, le vent dans la
nuit et tout au loin l'étable où sourit celui qui t'at-
tend et que tu attendais, celui à qui tu peux crier
toutes tes misères, en qui tu peux mettre tout ce que
tu rêvais de plus beau ou de plus fou.

Image de Noël, belle image de gosse, je te regarde
et je suis consolé, et j'écoute les cloches dire comme
autrefois l'espoir de ceux qui souffrent, cet espoir
obstiné qui ne veut pas mourir. L. C.

Il cherche à r'trouver son papa.
— Tu vois, j'dois r'gagner mon toutime !
Jésus ! Ça te cout'rait si peu !
Et ici, s'ils veul'nt que ça « chtime »
Y repiqueront un Rital ou deux !
...Mais quand au reste de la bafouille
C'est plutôt dur à avaler.
Y a pas tous les jours de l'andouille
A bouffer dans le ratelier !
De moins en moins de ravitaillement.
Beaucoup d'espoir sans aucun doute,
Mais ce n'est pas un aliment
Qui permet de casser la croûte !
— Tiens ! Elle a mêm' parlé de toi !
« Tu sais, chéri, notre Michel
Attend avec beaucoup de foi
La venue du petit Noël.
Malheureusement, je ne pourrai
Que faire bien peu pour cette année,
Et puis, sans toi, je goûterai
Une joie bien vite fanée !
...Ainsi tu vois où nous en sommes...
Si je me radines en peïnard
Sans même prévenir personne
Y aura d'la flotte comme pinard,
Du bouillon comme plat d'résistance.
Je verrai ce qu'on m'dit pas :
La disette au lieu de l'abondance,
Et, en fait d'dinde, un bout d'lard gras !
Il faudra prélever ma part,
Les priver encore un peu plus.
Ah ! j'ne sais plus si mon départ
Est bien ce qu'il aurait fallu !...
...Adieu mon rêve d'allégresse !
Crois-tu que ça m'ferait plaisir
D'être témoin de leur détresse
De voir des larmes en leur sourire ?
Jésus ! je crois que je préfère
Les laisser manger tranquill'ment
C'que leur a largement offert
Le ministr' du ravitail'ment.
Seul'ment, des fois que mon absence
Pour ce jour augmente leur chagrin,
En échange de ma souffrance
Jésus, je te prie à deux mains
De leur permettre d'oublier
Qu'au lieu d'me trouver parmi eux
Je me trouve dans les barbelés.
(Car j'y retourne, j'crois qu'ça vaut mieux)
Alors Petiot, je compte sur toi.
Tu n'as qu'à y aller tout de suite.
Tu diras de ta douce voix :
« Oubliez même qu'il existe.
Que votre joie soit une vraie joie !
Chantez ! ce soir, c'est jour de fête,
C'est ainsi qu'il veut que ça soit.
Adieu, ma commission est faite ! »
— Ah ! J'oubliai petit Jésus !
Ma dernière lettre est cafardeuse
Et si jamais elle l'avait lue
Je crois qu'elle serait malheureuse !
Arrête-la en cours de route
Avant qu'elle n'arrive au facteur
Ou, ce qui serait mieux, somme toute,
Arrange-toi avec un censeur !
Adieu, c'est tout, Petit Noël.
Je vais m'en aller tranquill'ment.
A propos t'as pas les nouvelles
Avant que je retourne au camp ?

M. M.



Noël Polonais Noël Serbe



Noël est la fête la plus populaire, la plus riche en traditions; et cette constatation s'affirme encore si nous regardons par-dessus nos frontières. J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'apprendre comment on fête la Noël chez nos amis étrangers.

Je me suis tout d'abord rendu en Pologne, c'est-à-dire que j'ai tout bonnement été à la baraque 1 interviewer nos camarades polonais qui se sont fait un plaisir de satisfaire ma curiosité. « Posez des questions », m'ont-ils dit.

— D'accord. Combien de temps durent en Pologne les fêtes de Noël ?

— En principe trois jours. Le 26 et le 27 décembre sont plus spécialement consacrés à la Nativité, le 28 à la fête de Saint Etienne. Mais l'atmosphère de fête dure jusqu'au 6 janvier, fête des Rois.

— La veille de Noël, ne faites-vous pas une veillée ?

— Si. Dès que la première étoile a été vue dans le ciel, toute la famille se réunit pour le réveillon dans la grande salle où trône l'arbre de Noël, décoré de guirlandes, de bougies et chargé de cadeaux. Si nous sommes à la campagne, une gerbe de blé aura été placée dans un coin de la pièce. Au milieu, la grande table est dressée; sous la nappe, on a étendu du foin.

— Sans doute pour rappeler que Jésus est né dans une étable ?

— Exactement. Au milieu de la table sont disposées des hosties.

— Des hosties ? Semblables à celles employées à l'église ?

— Elles sont de même composition, mais de formes différentes. La mère de famille, la première, en prend une et la casse en fragments qu'elle distribue à tous les convives en présentant à chacun ses vœux. Ensuite chacun l'imité. Il en sera de même pour les cadeaux: chacun en distribuera à tous et en recevra de tous.

— Le repas du réveillon est sans doute réglé par des traditions ?

— Par des traditions très précises. On sert douze plats au minimum, dont au moins un de poisson, et tous spécialement préparés à cette occasion. Evidemment, beaucoup de pâtisseries. Au bout de la table, à la place d'honneur, il y a une assiette supplémentaire.

— Pour qui ?

— Pour le pauvre ou l'étranger qui pourrait se présenter. Ensuite tous, parents, enfants et domestiques, se rassemblent autour de l'arbre de Noël qui reste seul illuminé et entonnent des chants de Noël jusqu'à minuit. Tous vont alors à l'église.

— Et après la messe de minuit ?

— Chants, danses, musique reprennent jusqu'au matin.

— Y a-t-il des invités ?

— En principe, non. Chacun fête Noël chez soi dans l'intimité. Pendant toute la journée du 25 on restera chez soi, il serait de mauvais ton de rendre visite à ses amis ce jour-là. De plus, cinémas, théâtres, salles de danse, restaurants sont fermés.

— Le lendemain de Noël, que faites-vous ?

— Ce jour-là est consacré aux visites. On échange des

vœux et des cadeaux... Une curieuse coutume dans les villages des Carpathes, veut que pendant cet échange de vœux, on s'asperge mutuellement d'avoine... Ah! une autre coutume intéressante. Pendant tous ces jours de fête, des groupes d'enfants costumés et portant une petite crèche de Noël vont de maison en maison, et en ville, d'appartement en appartement. Une fois introduits, ils posent la crèche au centre de la pièce et jouent et miment une courte pastorale, un « jeu » de Noël. Ils se retirent les mains chargées de cadeaux et de gâteaux.

— Mes chers amis, je vous remercie; je vais maintenant aller interroger nos camarades serbes.

— Vous trouverez certainement chez eux plusieurs de nos coutumes, qui sont d'ailleurs communes à tous les peuples slaves. Au revoir.

★ ★

★

Quittant la Pologne, je me rendis donc en Serbie, en passant par la baraque 7. J'y trouvais le même empressement à me satisfaire et la même patience à me fournir des explications. J'y allais donc de mes questions:

— Vos fêtes de Noël durent vraisemblablement trois jours ?

— Oui, mais elles ont lieu les 7, 8 et 9 janvier, car n'oubliez pas que l'Eglise Orthodoxe est restée fidèle au calendrier Julien sans tenir compte de la réforme grégorienne.

— Que faites-vous la veille de Noël ?

— A la tombée de la nuit, on apporte en grand appareil la bûche de Noël à la porte de la maison. En ville, ce sera une branche qui a gardé ses feuilles sèches; à la campagne, c'est une grosse bûche de chêne décorée de guirlandes et de rubans aux couleurs nationales. Sur le seuil, la mère de famille la reçoit, répand sur elle ainsi que sur les porteurs une poignée de grains de blé et dit: « Le Christ est né! » L'assistance entonne un chant et la bûche est placée sur le foyer. Puis on répand de la paille.

— De la paille?... Mais où ?

— Partout, dans toutes les pièces. Elle y restera pendant les deux jours et il est recommandé de coucher dessus pendant la nuit de Noël.

— Mais on ne se couche pas tout de suite ?

— Certainement non. Il y a tout d'abord le repas de famille. Tout le monde y assiste, y compris les domestiques.

— Ce repas est sans doute réglementé par la coutume ?

— Exactement. On sert trois plats maigres. Puis le père de famille, jetant des noix en un geste qui dessine un signe de croix, bénit la maison. Ensuite tous se réunissent autour du foyer pour le chant de la bûche de Noël. Lorsque la bûche en brûlant s'est scindée en deux morceaux, la maîtresse de maison qui a répandu sur elle quelques gouttes de vin, en saisit un morceau, et, d'un signe de croix, va bénir les arbres fruitiers en faisant des vœux pour leur fécondité. Entre temps, tout le monde a reçu un cadeau de Noël.

— Y a-t-il un office qui corresponde à notre messe de minuit ?

— Oui, à deux heures du matin. Tout le monde s'y rend. L'office se termine vers quatre heures, et l'on rentre à la maison pour attendre le « porte-bonheur ».

— Le « porte-bonheur » ? Qu'est-ce à dire ?

— La première personne, en dehors des membres de la famille, évidemment, qui franchira le seuil, sera le porte-bonheur de cette maison. Elle ne pourra pas la quitter pendant deux jours. Le « porte-bonheur » qui est entré s'est agenouillé près du foyer. La mère de famille échange avec lui des souhaits de bonheur et de prospérité, suivant des rites et des formules consacrées; entre autres choses, le « porte-bonheur » verse du blé sur le feu en détaillant ses vœux de prospérité sur la maison, les enfants, les moissons, le bétail. Pendant deux jours, le « porte-bonheur » sera chef de famille et aura la place d'honneur.

— Que se passe-t-il en cette journée de Noël ?

— Au retour de l'office de nuit, on a servi des repas où figurent des plats gras. Cette fois-ci, la mère de famille se sert la première. Après, tout le monde chantera les chants de Noël...

— ... Et vraisemblablement, comme chez nous, les plus fatigués se coucheront, alors que les plus intrépides poursuivront la fête jusqu'au matin. Et ensuite ?

— Après l'office religieux qui a lieu vers dix heures, a lieu le repas de midi, présidé par le « porte-bonheur ». On y servira pour commencer le gâteau de Noël préparé selon des recettes immuables. L'après-midi, les chevaux seront sellés et chacun se promène à cheval ou en traîneau, allant rendre visite aux amis. Dans les rues, sur les chemins, ce ne sont que cavalades, chants, musique, tintement des clochettes, explosions de pétards, coups de pistolets et de carabines. Un cortège de jeunes gens costumés se rend de maison en maison.

— Sans doute pour exécuter un « jeu de Noël ».

— Pas exactement. C'est le cortège des quatre rois: il y a

En moi des cloches...

En ce jour de Noël, douces cloches de France,
Du fond de mon exil j'entends chanter en moi
Vos voix psalmodiant l'amour et l'espérance
En joyeux carillons comme aux nuits d'autrefois.

Avant d'avoir connu l'épuisante souffrance,
J'adorais écouter, dans le ciel en émoi,
Les cloches égrenant à minuit leur romance,
Messagères de paix sous les plus humbles toits.

J'ai craint que de longs jours remplis d'amères peines
Ne ferment à jamais à ces joies humaines
Mon cœur depuis longtemps pauvre et déshérité.

Mais j'oublie aujourd'hui la douleur qui m'opresse,
Car je sens tout heureux que malgré sa détresse,
Ce cœur a traversé intact l'adversité.

P. P.

Un mot de l'Homme de Confiance

Noël, le Nouvel An, fêtes que nous aimions célébrer dans l'intimité affectueuse du foyer, où nous aimions former pour ceux qui nous sont chers des vœux de bonheur et de longue vie. Aujourd'hui, dans les misères, dans les souffrances de toutes sortes qui pèsent sur nous d'un poids que le temps rend sans cesse plus accablant, ce mot lui-même de bonheur, c'est à peine si nous osons le prononcer, tant ce qu'il représente nous paraît lointain, presque irréel, à nous qui n'avons plus que l'habitude du malheur.

Eh bien, je le prononce quand même, ce mot de bonheur, je vous souhaite quand même, ainsi que nous le disions autrefois, une bonne et heureuse année.

Et je vous dis : courage. Il y a longtemps que nous souffrons. Nous avons appris à n'avoir pas peur de la souffrance. Ce n'est pas le moment de lui céder quand l'épreuve peut-être s'achève.

Gaîté aussi, parce que c'est une vertu française, parce que le vrai courage n'est pas un courage triste, parce qu'être triste ce serait désespérer de la France et de nous, et nous n'avons pas le droit de désespérer.

Au seuil du nouvel an, redressons-nous, camarades.

Vous avez été dignes, vous avez été forts durant l'année qui s'en va. Vous pouvez regarder avec satisfaction derrière vous. Les camarades qui passent au Stalag VI/C nous ont dit souvent leur étonnement et leur joie de voir le marché noir hors la loi, partout l'entraide, la vraie camaraderie sans morgue et sans esprit de « maffia », l'espoir aussi, l'inébranlable espoir dans la Patrie française.

De tout cela je vous félicite et je vous remercie.

Il s'agit de persévérer jusqu'au bout, sans une défaillance.

Le terme n'est peut-être pas éloigné. Pensons-y, pensons-y bien fort. Pensons à ceux que nous aimons et que nous allons retrouver, à la vie, à la vraie vie à laquelle nous allons nous mêler de nouveau et où il y a tant à faire, à la France surtout, à la seule France qui a tant besoin de nous.

Que cette perspective du foyer et de la Patrie retrouvés nous soit une cause de joie, qu'elle nous aide à supporter ce qu'il reste à supporter encore.

Mettons tout notre espoir dans l'année nouvelle, il ne sera pas déçu. Mais songeons surtout à rentrer demain dans la vie, tels que nous avons su rester entre les barbelés, en Français et en hommes.

Sergent-Chef Maurice ANDRIOT

Homme de confiance principal.

Noël Polonais, Noël Serbe

(suite)

Gaspard et Balthazar, mais aussi le roi Pierre et le roi Hérode. Ils apportent une petite crèche de Noël qu'ils déposent à terre, et chaque roi prend la parole pour expliquer qui il est et ce qu'il est venu faire à la crèche de Bethléem. Le dernier, Hérode prend la parole, s'accompagnant des moulinets menaçants de son grand sabre et explique son inquiétude et sa cruauté. Il y a toujours un joyeux drille déguisé qui se faufile dans le cortège et se charge de faire rire l'assistance.

— Le second jour est sans doute plus spécialement consacré aux visites ?

— Oui. Chacun va voir ses amis et ses proches toujours à cheval ou en traîneau. On échange vœux et cadeaux. En fait de cadeau, on offre surtout des chemises.

— Des chemises ?

— Oui, ou plus exactement de la toile pour en faire. Celui qui l'a reçu porte le morceau de toile en écharpe, et il n'est pas rare de voir, rentrant le soir, des jeunes mariés principalement le torse ceint d'une dizaine de pièces de toile.

— Mais que fait le « porte-bonheur » pendant ce temps ?

— Il est resté dans la maison qui l'a reçu, il accueille les visiteurs. Le soir du deuxième jour, après l'avoir comblé de cadeaux, toute la maisonnée le reconduira chez lui en chantant des cantates en son honneur avec accompagnement de clochettes, pétards, salves de mousqueterie.

Voilà, je crois, nos coutumes les plus caractéristiques; il est bien entendu que chaque village y apporte des variantes.

★ ★

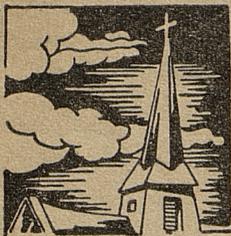
★

Après les avoir remerciés, j'ai quitté mes amis serbes, et en rentrant dans ma baraque, je pensais que d'autres traditions de Noël pourraient être évoquées, traditions d'un groupe d'hommes très caractéristiques, je veux parler des prisonniers. En trois ou quatre ans, des coutumes n'ont-elles pas eu le temps de naître et de s'affermir ? Mais pourquoi nous y arrêter, puisque cette année nous les vivrons pour la dernière fois ? L'an prochain, comme il sera doux à chacun de se retremper, au sein de la famille, dans les traditions de ses pères... en cette nuit où la paix a été promise aux hommes de bonne volonté.

M. G.

LA VIE RELIGIEUSE

LA PAROISSE CATHOLIQUE



NOËL

On se souvient sans doute du radio-reportage dû à Cita et Suzanne Malard que les ondes nous apportèrent un Vendredi-Saint d'avant la guerre. Qui est Jésus de Nazareth? Et les personnes rencontrées dans la rue répondaient tour à tour à l'interview.

La veuve simplement: « C'est celui qui me rendra là-haut et pour toujours le mari et l'enfant que j'ai perdus. S'il n'avait pas pris sur Lui toute la douleur du monde... je me serais jetée dans la Seine! »

L'acteur: « Jésus de Nazareth! C'est le plus beau de tous les rôles. »

Un passant: « Jésus... Eh bien, je vais te le dire, moi, ce que c'est: un bobard, ni plus ni moins, un bobard. »

L'académicien: « Jésus? C'est le seul être dont la pensée rend modestes ceux qui ont du génie et même ceux qui n'ont que du talent. »

Une fille: « Jésus? Oh! là, là, un gêneur, un idéaliste. Si tout le monde l'écoutait, je ne pourrais plus faire mon

métier, moi... Bienheureux les purs!... Je veux vivre ma vie, on verra après, hein? »

Un polytechnicien: « Suivez-moi, je vais avoir l'honneur d'apprendre qui est Jésus aux gosses d'Issy-les-Moulineaux... La Cité Sainte... Elle est en nous. »

L'antiquaire: « Jésus de Nazareth!... Un ancien coreligionnaire. Tenez, ce vieux crucifix d'ivoire, un document unique, monsieur, unique! une excellente petite affaire, ce crucifix. »

Le prêtre: « Jésus? La Vie éternelle! »

On imagine facilement un reportage du même genre sur la fête de Noël. Voici à peu près ce qu'ils répondraient:

Un enfant: « Noël? C'est le bonhomme qui vient apporter des jouets quand il n'y a pas la guerre et les restrictions. »

Un autre: « Noël? C'est la fête de Jésus. J'ai demandé qu'il me rende mon papa prisonnier. »

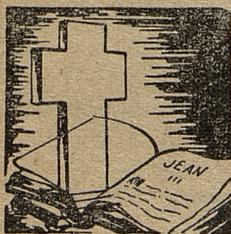
Le trafiquant: « Noël? un beau réveillon. Dinde aux marrons, champagne et vins fins. Quelle noce! »

Un vieux: « Noël? une fête du cœur, jadis, quand après la messe de minuit, tous mes enfants se retrouvaient autour de la table familiale. »

Une femme de prisonnier: « Noël? Le Christ parmi nous. Dieu chez les hommes. C'est lui qui me donne la force de porter le fardeau de la vie. C'est lui qui, dans la nuit, fait luire l'étoile de l'espérance. »

L'AUMONIER.

LE BILLET DE L'AUMONIER PROTESTANT



NOËL DE PAUVRES, HEUREUX NOËL

Il me semble vous entendre dire: « Un Noël, sans réveillon d'avant-guerre, n'est pas un vrai Noël; un sapin, sans oranges, sans guirlandes étincelantes, n'est pas un sapin de Noël; un Noël, sans histoire ou chant de circonstance, ne vaut pas la peine d'être célébré. » En êtes-vous sûrs? Au delà de vos souvenirs vécus, veuillez remonter jusqu'au premier Noël. Y avait-il une joyeuse compagnie, réunie autour d'une table bien garnie, dans une salle somptueusement illuminée? Il y avait bien une hôtellerie, mais ce n'est pas là qu'il faut chercher. Il faut aller dans les dépendances, à l'écurie, pour trouver un brave homme et une femme, bienheureuse entre toutes, penchés sur un petit enfant couché dans l'auge d'une bête de somme. De banquet point; sans doute quelques provisions de bouche. D'illuminations point; une petite lampe à huile, peut-être. De sapin, encore moins; dans un coin, une houlette de berger ou un bâton avec son aiguillon. Des garnitures? Ah! oui, il y en a: un peu de paille fraîche, du fourrage piétiné, beaucoup de paille souillée. C'est là le premier et le vrai Noël, le plus magnifique de tous. Le Sauveur vient de naître.

Pour la naissance de son Fils, Dieu n'a pas voulu d'autre décor, car Il a désiré rendre le salut possible, malgré leurs misères, aux dépouillés de ce monde. A toute âme, riche ou pauvre, Il a destiné le don de son Fils. Il présente à tous, même à vous, captifs, le salut; prenez-le, si vous en avez soif.

A vues humaines, le quatrième Noël de captivité aura été de moins en moins fêté dans le confort, de plus en plus

pauvre en ressources de toutes sortes, mais intérieurement il aura été de plus en plus riche par la lumière qui, ranimant votre espérance, ne cessera de luire dans votre cœur, et s'il y a dans le ciel plus de joie pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance, il doit y avoir de même, pour un seul prisonnier qui reçoit, en Christ, la lumière du monde, malgré les ténèbres environnantes, plus d'allégresse que pour quatre-vingt-dix-neuf hommes libres qui, éblouis par leurs lumières artificielles, ne voient pas le phare de l'Evangile de Dieu.

Ne croyez pas qu'il faille être un acrobate de la pensée ou jongler avec les mots, pour concilier, tout ensemble, la fête de Noël et l'état de prisonnier. La joie de Noël peut rayonner partout, même, humainement parlant, dans la plus triste des situations. En voici quelques preuves: j'ai passé des Noëls en famille, et dans les salons, assisté à des Noëls de pauvres et de riches, vécu des Noëls en tous genres d'étudiants, vu des Noëls laïcs et des Noëls d'Eglise. Parmi tous, trois m'ont particulièrement touché: à l'un, des camarades et moi nous avons distribué, en pleine nuit, de la soupe à ceux qui dormaient sous les ponts de Paris; à l'autre (c'était le premier Noël de notre mariage), ma femme invita une toute vieille dame qui vivait, à l'abandon, dans une mansarde; au troisième, les clochards de la ville furent conviés à un banquet suivi d'une séance récréative.

Est-ce par pure sentimentalité que je garde de ces Noëls un souvenir impérissable? N'est-ce pas, plutôt, parce qu'ils étaient conformes, dans leur esprit, à la volonté de Dieu, à savoir la publication aux pauvres de la bonne nouvelle du salut.

A bien des égards, nous ressemblons à des clochards. Dieu n'aurait-il pas prévu notre sort pour que nous fussions plus disposés à l'écouter, plus décidés à prendre au sérieux son message?

VOTRE PASTEUR.



Mes chers Camarades,

Au seuil d'une année nouvelle, vous êtes accoutumés de trouver en première place dans la « Page Belge », les souhaits de votre Homme de Confiance.

Cette fois encore, je ne veux pas faillir à mon devoir et suis heureux de vous présenter à tous mes vœux de **BONNE ET HEUREUSE ANNEE.**

Que 1944 voie la réalisation de vos espérances les plus chères : santé et bonheur pour vos familles et pour vous-mêmes et surtout, la fin de cette triste captivité que nous subissons depuis près de 4 ans déjà.

Je vous souhaite, au surplus, courage et confiance et vous assure de mon plein et entier dévouement.

R. DECHAMPS

Homme de Confiance des Belges du Stalag VI C.

CONTE DE NOËL

Ses gros sabots dans l'argile gluante, René Montain roule maladroitement sa cigarette - tabac grosse coupe, feuille trop mince, doigts trop gourds -. Début novembre, Kommando agricole, quelque part dans le Hanovre. En captivité depuis juin, que de choses diverses n'a-t-il pas faites et - pour le gratte-papier qu'il est - incompréhensibles : fenaison, moisson, etc... et, pour finir, bêchage de ce jardin d'agrément. Le mot lui arrache un rictus : « agrément ! » Pas pour lui, bien sûr... ! Il reprend la bêche, attaque une autre plate-bande et tombe en arrêt devant une touffe d'edelweiss, de ces edelweiss que l'on cultive en tous jardins et qui manquent du fier maintien de leurs frères des Alpes, parce qu'ils manquent aussi du grand air des cimes. Mais tels quels, ils lui rappellent tant de souvenirs et combien délicieux. Septembre 1938, Janine si fine, si liliale et si timidement heureuse en sa blanche robe d'épousée. Leur départ, le soir. Paris que l'on ne vit point, malgré un séjour de 48 heures. L'arrivée ensuite au pied du géant des Alpes. La chambre avec sa vue sur les sommets des « Droites » et les promenades interminables et sans prétention. Elle, en pull-over et jupe de twed, la lanière du Kodak lui barrant la poitrine et les jambes nues dans des espadrilles d'un rouge vif. Que de kilomètres elle lui fit parcourir et combien délicieuses les tasses de lait bues dans les petits chalets. Et sans cesse, en leit-motiv, toujours cette demande : « Loup, où sont donc les edelweiss ? » Et, malgré l'inquisition de ses grands yeux bleus, jamais une petite, toute petite de ces fleurs. A croire que les touristes se sont acharnés depuis des lustres à en arracher le dernier plant.

Et maintenant, ironie du sort, cette touffe qui le nargue. Un moment, il lève sa bêche pour détruire la plante, puis, brusquement, se ravise. Un regard vers la ferme proche qui semble anesthésiée par la bruine persistante, il se baisse et cueille les deux plus grandes fleurs qu'il range soigneusement dans son porte-cartes.

Le dimanche après-midi, il les fixe à grand renfort de fil en tête de sa lettre hebdomadaire (27 lignes, suscription

comprise) et il attend la réaction de la destinataire. Puis, d'autres soucis surviennent et il n'y pense plus.

Telles des feuilles mortes, s'arrachent et tombent les petits papiers de l'éphéméride.

Le 24 décembre est là et, le soir, accompagnée de l'homme au fusil, la colonne rejoint le Kommando. L'on y discute ferme de la manière de passer cette soirée de réveillon. Et, parce que le temps est toujours désespérément humide, parce que l'eau s'infiltrait traîtreusement en ses souliers éculés, parce que, surtout, il a ce mal du pays qui mord si profondément, René Montain ne veut rien entendre. Il veut se coucher en rentrant et penser, penser jusqu'à en être malade, au si doux temps, aux si courts 14 mois qu'a connus son bonheur. Pour lui, pas de biscuits, pas de bière. La douleur nourrit et il se saoulera de souvenirs.

Mais, la porte passée, l'on crie : « Montain, une lettre. » Vite, il l'ouvre. En haut, une fleur, un edelweiss, son edelweiss et une si douce missive :

« Grand loup adoré, je voudrais tant que cette petite fleur te parvienne pour le 25 décembre. Le Père Noël ne nous refusera pas cela. Cette fleur te dira tout l'amour de ta petite Bichette qui a été si heureuse de ton envoi. Je veux passer la soirée, seule avec nos chers souvenirs rapportés de la montagne avec, à la place d'honneur, notre edelweiss enfin trouvé. Je lui dirai, à lui, tant de tendres choses que le censeur ne doit pas lire. Je lui raconterai qu'à ton retour, nous irons à nouveau chercher là-bas, de ces vraies et sauvages fleurs. Mais ce sera de suite, car, après notre nouveau voyage, nous voudrions certainement avoir à nous, un petit être blanc et rose qui vagira doucement en son berceau comme le tendre enfant de la crèche en cette nuit divine. »

Les camarades ne comprirent jamais pourquoi, ayant pleuré en lisant et relisant sa lettre, le grand Montain fut d'une animation et d'une gaieté folle durant toute la soirée.

Louis GILET

Arbeits-Kommando 4074.

ESPOIR

(Ballade à la manière de...)

Ton doux visage devient neutre,
Car, délaissée par Cupidon,
En vieille fille tu calfeutres
Les appas dont on t'a fait don !
Tu es laissée à l'abandon
Depuis les pieds jusqu'à la bouche.
Reprends courage, espère donc !
A la fin de l'An, va ! Je touche !

Je te soupçonne d'être pleutre
Seule la nuit sous l'édrédon.
Ton silence est doublé de feutre
Et tu as peur du guéridon.
Si tu as froid à tes petons
C'est parce que, moi, je découche.
Je t'en demande bien pardon :
A la fin de l'An, va ! Je couche !

Tu te plains de ce qu'une meute
De gens de toutes opinions
Accourent, s'empressent, s'ameutent
Pour s'en mettre plein le bidon
Et Nous ignorent sans façon.
Le Prisonnier, point ne les touche,
Et c'est pour toutes ces raisons
Qu'à la fin de l'An, va ! Je mouche !

Envoi :

Femme ! Demande-moi pardon !
Tu te négliges et de ta bouche
Sort un étrange goût d'oignon.
A la fin de l'An, va ! Je douche ! M. M.

CADEAUX DE NOEL

Le Père Noël nous a fait, cette année, quelques confidences. Voici quelques cadeaux étiquetés que nous avons surpris au hasard dans sa hotte.

- D'abord aux hommes de confiance de kreis :
- Aschendorf, Louis Le Dorze : une sourdine.
 - Bersenbrück-Witlage, Jean Paillé : une digue (à cause des... flots).
 - Meppen, Boileau : une violette.
 - Bentheim, Robert Audugué : un stick assorti à son baudrier.
 - Lingen, Edmond Naulin : un réulfis.
 - Osnabrück, J. Plégades : un agrandissement (nature).
 - Melle, Eugène Gallet : des pilules amaigrissantes.
- Dans quelques kommandos :
- 3419 Oesede, au kommando : du lait (de vache et de bon... thon !).
à ses sanitaires : des éponges, beaucoup d'éponges...
 - 3292 Eversburg, au kommando : un wagon de faux-culs (anti-piqûres).
Piens : une douzaine de petites cuillères.
Chauvet : un « art oratoire » en trois temps (avec pauses et soupirs).
Clivot : une ballade (sans saxo).
 - 26 Aschendorf, au kommando : une grande marmite.
à Clément : quinze jours de repos.
 - 2008 Lengerich : des clients (pour leur cuisine !)
 - 1169 Nordhorn : le Châtelet (en plusieurs colis).
 - 319 Bohmte : une salle de spectacle (enfin !).
- A Bathorn :
- Andriot : « Comment pratiquer le catch et le jiu-jitsu ».
 - Schwob : « L'art de tourner rond » en volume.
 - Molino : un camion (un qui marche !).
 - Nesson : un distributeur automatique.
 - Ecalte : une harpe et deux ailes.
 - Catry : du vain d'Asti.
 - Mocaër : une mitre... railleuse.
 - Hortense : rien (il se débrouillera, n'ayez crainte !)
- NEAUBODET.



Les recettes de Tante Hortense

Bûche de Noël « Gefang » pour quatre ou cinq :

Prenez une cuvette de biscuits râpés fins dans lesquels vous ajouterez un quart de sucre, une cuillerée à café de sel, trois ou quatre quarts d'eau ou de lait selon la qualité des biscuits employés et deux tablettes de chocolat fondues (70 grammes).

Mélangez intimement le tout jusqu'à ce que vous obteniez une pâte assez consistante et assez ferme pour pouvoir se rouler en forme de bûche.

Laissez reposer 24 heures (à l'abri des souris).

Le lendemain, coupez en deux sur toute la longueur et garnissez au milieu de confiture (reçue dans un colis ou confiture solide de la Croix-Rouge rebouillie quelques minutes avec très peu d'eau).

Abandonnez momentanément ce travail pour préparer la crème suivante :

- environ 125 gr. de margarine ou de beurre ou de mélange des deux;
- environ 100 gr. de sucre en poudre très fin;
- une cuillerée à café rase de sel.

Battez le tout assez fortement en tiédissant légèrement « en pommade ».

Mettez un quart de cette crème de côté et dans le reste ajoutez 125 gr. de chocolat fondu (mais surtout pas chaud). Bien mélanger.

Posez votre bûche sur le socle où vous la servirez; recouvrez-la entièrement à l'aide d'une cuillère ou d'un couteau, de votre crème au chocolat et laissez durcir en refroidissant. A ce moment rayez avec une fourchette chaude en imitant l'écorce d'arbre. Puis, avec la crème blanche mise de côté et à l'aide d'un petit cornet de papier dont la pointe a été coupée en triangle, décidez de feuillage. Pour finir, suprême raffinement, vous saupoudrez légèrement à travers un filtre à café d'un peu de farine qui vous donnera le givrage indispensable à une bûche de Noël.

Si vous avez le bonheur de pouvoir utiliser un four et de posséder œufs et farine, confectionnez alors la bûche qui

vous rappellera celle que vous dégustiez au réveillon de jadis.

- 250 gr. de farine;
- 100 gr. de sucre cristallisé ou en poudre;
- 4 ou 5 œufs;
- une pincée de sel.

Battez fort les œufs (blancs et jaunes) avec le sucre en chauffant légèrement (attention de ne pas cuire). Quand le sucre est fondu et que la pâte vous paraît assez montée, vous arrêtez et y mélangez la farine. Mélangez bien, mais doucement, pour ne pas abîmer votre pâte. Mettez dans un moule quelconque (pas trop haut) et cuisez à feu moyen.

Après cuisson, laissez refroidir, préparez en forme de bûche en coupant des bandes que vous collez à la confiture et décidez comme plus haut.

Et voici pour la **Tarte aux fruits** :

Faire tout d'abord une pâte brisée dont voici la recette. Pour une bonne tarte de famille, prenez

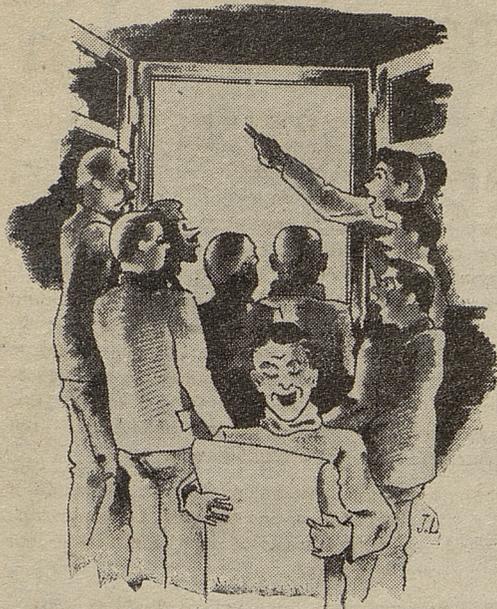
- 250 gr. de farine;
- 100 gr. de margarine;
- un verre d'eau fortement sucrée;
- une pincée de sel fin,

et opérez de la façon suivante :

Placez votre farine sur une planche très propre, faites un trou au milieu dans lequel vous mettez le sel et la margarine. Mélangez avec les mains ces deux ingrédients. Mouillez votre farine avec l'eau sucrée. Pétrissez la pâte assez grossièrement, mais surtout rapidement. Étalez au rouleau. Mettez dans un moule plat ou sur une plaque métallique et rabattez les bords.

Coupez les pommes, préalablement pelées, en seize quartiers, rangez-les sur la pâte avec goût, en les faisant chevaucher. Saupoudrez de sucre, et s'il vous reste un peu de pâte, découpez de fines languettes que vous déposerez sur votre tarte en forme de losanges.

Mettez au four. Faites fondre un paquet de confiture solide dans un peu d'eau, et lorsque votre tarte est cuite, étalez cette confiture sur toute la surface. Laissez refroidir et dégustez.



Un "Miracle" au Kommando!

Pami la tourbe et la bruyère, sous un ciel qu'on n'oserait baptiser du prénom de Clément, il est un tout petit kommando qui fait trempette au milieu des marais.

Il y a longtemps, très longtemps, qu'ils sont là, ces braves garçons. Autrefois, ils étaient bureaucrates, chauffeurs, métallos, que sais-je? Maintenant, ils sont cultivateurs, et parlent aux bêtes en un langage nouveau, devenu familier, peu à peu, par habitude.

Infime cellule du monde, ils en accusent les mêmes réactions... Ils espèrent chaque jour des jours meilleurs, fixent des étapes régulières à leur long calvaire: « Pâques... 15 août... Noël... » A chaque fête, une folle joie les agite, car c'est la dernière passée ainsi, se disent-ils. Et cérémonies, chants et ripailles traduisent leur foi et leur gaîté.

Cependant, les ans s'accrochent à leurs épaules, les rhumatismes à leurs membres, la boue à leurs sabots...

Cet après-midi, justement, ils préparent la « dernière » dernière étape. Les autres sont déjà oubliées! vous pensez! Et ils sont rentrés plus tôt qu'à l'ordinaire, les bras et les musettes chargés, afin de passer dignement les fêtes. Poulets, dindes et lapins sortent comme par enchantement. En conserves, bien entendu, et venus là, Dieu sait au prix de quelles privations! Malgré cela, toutes ces victuailles seront englouties sans remords.

Des branches de sapin jonchent le sol, parmi des boîtes vides, des papiers multicolores, des clous et des objets de toutes sortes. Sur le fourneau, les marmites ronronnent agréablement et de délicieuses effluves s'en vont jusque vers les fermes voisines porter l'arôme des mets de France. La fonte est rouge et il fait une chaleur! sans compter la fumée qui les fait tousser... Qu'importe! On n'a rien sans quelque mal, n'est-ce pas?

Des appels fusent, pressants:

— Viens m'aider à resserrer les lits.

— Dégage la table, bon sang, que je case le sapin.

— Passe-moi les guirlandes.

— La colle, vite, la colle!

— Tiens bon l'échelle...

C'est un tohu-bohu général, une fièvre indescriptible. Il arrive parfois que tout le monde commande. Rien ne se fait

alors... Ou bien ils travaillent chacun de leur côté et il s'en fait trop... Mais un esprit éclairé rétablit la moyenne et tout va pour le mieux dans le moins mauvais des kommandos.

S'ils ne connaissent pas tous le sens premier de cette animation, s'ils ne sont pas tous croyants et pratiquants, ils ne travaillent pas avec moins de chaleur.

En passant, il est curieux de remarquer, à l'occasion des fêtes religieuses, la solidarité des païens qui célèbrent ces jours par un repas plantureux autant que profane.

Au fait, j'ai omis de vous le dire, mon histoire se passe un vingt-quatre décembre, et vous le savez sans doute, le vingt-quatre est la veille du vingt-cinq et le vingt-cinq s'intitule « Noël » depuis l'invention du calendrier, ce fameux calendrier créé par les P.T.T. aux fins de recueillir de nombreuses étrennes et de donner aux parents qui manquent d'imagination un choix de prénoms ridicules tels qu'Anatole ou Isidore. En plus, et sans supplément, les jours où l'on doit rire, chanter, manger plus que de coutume et ne pas travailler, sont marqués en caractères gras; sans oublier la carte départementale, au dos, qui nous a été si utile... Il est intéressant, ce calendrier...

C'était donc la veille de Noël. Le soleil brillait de tous ses feux, éclairant cruellement ce cadre quotidien que les locataires du kommando auraient préféré oublier, pour une fois. Il n'avait pas encore neigé de la saison. Il ne neigerait sans doute pas avant quelques jours...

C'était la catastrophe!

Conçoit-on, en effet, une veillée de Noël sans qu'un lilial flocon n'ait couvert de sa vierge parure l'arbre décharné, la maison aux tuiles rouges et le fier clocher pointu? C'était une hérésie flagrante. Eh bien! il ne se trouvait pas un seul atome de neige dans la région, mis à part les vingt grammes de coton ersatz trouvés péniblement et destinés à décorer le sapin traditionnel.

Je crois que le poète de l'endroit se serait arraché les cheveux s'il en avait eu.

Pensez qu'il devait déclamer une de ses meilleures productions, dont le seul titre, original et prometteur: « Noël

SAVEZ-VOUS QUE...

... Nous sommes Prisonniers depuis quarante-deux mois, privés de la liberté depuis cent quatre-vingt-deux semaines, émm... depuis mille deux cent quatre-vingts jours et que, jusqu'à maintenant, nous avons perdu trente mille sept cent vingt heures de notre vie? *

... L'année 1944 est bissextile et que, si nous sommes encore là le 29 février, nous serons « marrons » de vingt-quatre heures? *

... Si l'on dit « petit à petit l'oiseau fait son nid » il n'en reste pas moins vrai que nous avons une âme de « pigeon » voyageur? *

... Nous ne pourrions plus supporter, à l'avenir, qu'on nous renvoie à l'an 40? *

... Un mètre fait cent centimètres et que sans centimètres il n'y aurait pas de mètre? *

... A Bathorn Lemaitre fait plus de 170 centimètres et que le maître en fait quelques-uns de moins? (à quoi sert l'étalon, alors?) *

... Si je continue encore un peu, il deviendra nécessaire de m'enfermer? (entre nous, ça ne me changera guère!) *

Le Stalagué n° 2.

Un "Miracle" au Kommando!

(SUITE)

en captivité », annonçait un régal de choix. Quarante-neuf strophes célébrant l'hiver. Et il y avait une de ces neiges ! Il en mettait partout. On en était submergé. Haut comme ça, je vous dis... Une véritable avalanche ! A l'entendre, il ne restait plus qu'à demander un chasse-neige ou à chauffer des skis. Aussi était-il navré de ce temps, notre poète. Il en aurait pleuré si ce jour-là n'avait été celui de l'espérance.

Son voisin de lit, qui lui passait quelquefois des rimes, bien innocemment d'ailleurs, essayait en vain de le consoler.

— Allons ! Tu ne vas pas pleurer pour ça ! Tu diras que tu as composé ce truc dans le Tyrol et on n'y verra que du bleu !

« Que du bleu ! » Il avait le génie de la gaffe, celui-là... D'ailleurs cette solution n'était pas pratique. On ne manquerait pas de reconnaître le paysage, même enfoui sous ses alexandrins floconneux : le terrain plat, les marais, les tourbières... Il en avait fait une évocation si puissante que son avalanche ne parvenait pas à le « camoufler ».

L'instant était d'autant plus grave que c'était là le plat de résistance de la veillée. « Que faire, Seigneur ? » se disait-il dans un bel élan de foi retrouvée. Et il s'étendit sur son lit, afin de permettre à l'inspiration de venir le caresser plus facilement du bout de ses ailes. Deux minutes après, il ronflait à poings fermés, dédaigneux des bruits environnants, loin des bras qui lui dressaient l'estrade où devait briller son apothéose anachronique.

Sept heures sonnaient, Dieu sait où, car ni la mairie ni l'église ne possédaient d'horloge lorsqu'il se réveilla. Il en conclut, à juste titre, qu'il était dix-neuf heures et qu'il fallait commencer la veillée. Pris d'un pressentiment - il avait dû faire un rêve - il courut à la fenêtre et ôta fébrilement le volet obscurcisseur.

Ce qu'il vit le stupéfia. L'alentour était blanc, d'un blanc inespéré, céleste, irréel... Il en restait comme ébloui. Et quoi ? Il y a quelques heures à peine, le soleil le lorgnait de son air arrogant, et voici que, la nuit tombée, la neige avait blanchi le sinistre paysage, l'avait envahi, noyé littéralement, le recouvrant d'un voile pudique de jeune mariée, illustration vivante de son poème.

Eh ! les gars... Regardez-moi ça ! de la neige !... de la neige partout... On ne distingue plus rien tant il y en a !

La neige était là, triomphante, les marais s'effaçaient sous un déluge de pureté, et les gars du kommando, ravis, contemplaient ce spectacle imprévu. Aucun doute n'était permis. C'était un miracle. Ils ne pouvaient en croire leurs yeux. Le ciel leur était venu en aide. C'était peut-être afin de ne pas rompre avec la tradition bi-millénaire, les tableaux et les almanachs, mais cette neige faisait rudement l'affaire du poète qui voyait là un avertissement divin, un consente-

ment concret. Il devait dire ses vers à la gloire des neiges. C'était certain. Aussi, sans hésiter, il grimpa sur la scène de fortune et, se rebroussant les trois douzaines de cheveux qui lui restaient d'un large revers de main, il allait attaquer, lorsqu'un ordre bref lui coupa son premier effet. Loin des basses contingences terrestres et aériennes, il avait oublié le rituel camouflage. Le « Ferm' donc t' gueul' » faillit le rappeler à la réalité. Il fit éteindre les lumières, et là, dans l'obscurité, face aux six petits carrés blancs, face à cette immensité liliale que déchirait le grillage barbelé, le regard lourd de grâces émues, il déclama longuement, délicieusement, scandant tous les trois pieds du sien, détaillant une à une les quarante-neuf strophes de son poème. Huit par carreau, la dernière pour lui, c'était justice.

Pas un sabot ne dansait la polka, pas un rire ne troublait le silence. Il n'y avait d'ailleurs pas de quoi. Le kommando immobile et muet communiquait avec lui dans la même ferveur sous le coup du miracle évident.

Ce fut ainsi que commença une veillée de Noël comme jamais ils n'en avaient passée. L'on mangea abondamment, fuma encore plus et le chœur des « Montagnards » fut repris quatorze fois, ce qui est un indice excellent.

★

Le lendemain, le soleil était là, éclatant d'orgueil et de flamme. Pas une trace de neige au sol. Les toitures étaient nettes et sèches comme s'il ne s'était rien passé la veille au soir.

Pour le poète, cette vision confirmait le miracle et il se disait avec sa modestie ordinaire tout en cirant ses brodequins neufs : « Un miracle ! un miracle pour moi ! encore deux et je me fais canoniser. »

Pendant ce temps :

— Oh Lulu ! Il est bien blanc ton drap ! tu ne vas pas me faire croire que c'est le savon qu'on nous donne qui l'a rendu comme ça !

— Té, fondu ! je l'ai lavé avec du savon de Marseille !

C'était Lucien le Marseillais qui décrochait son sac de couchage mis à sécher la veille au grillage de la fenêtre. Mais je me demande pourquoi je vous dis ça ! Ça n'a aucun rapport avec mon histoire.

★

C'est ainsi que s'achève ce vrai conte de Noël. Quelque part dans le Stalag parmi la tourbe et la bruyère, il est un humble petit kommando qui croit ferme au merveilleux, et vous pouvez leur dire que c'est demain la « classe », ils ne s'en étonneront pas, car depuis lors...

...ils croient aux miracles !

J. V.

